

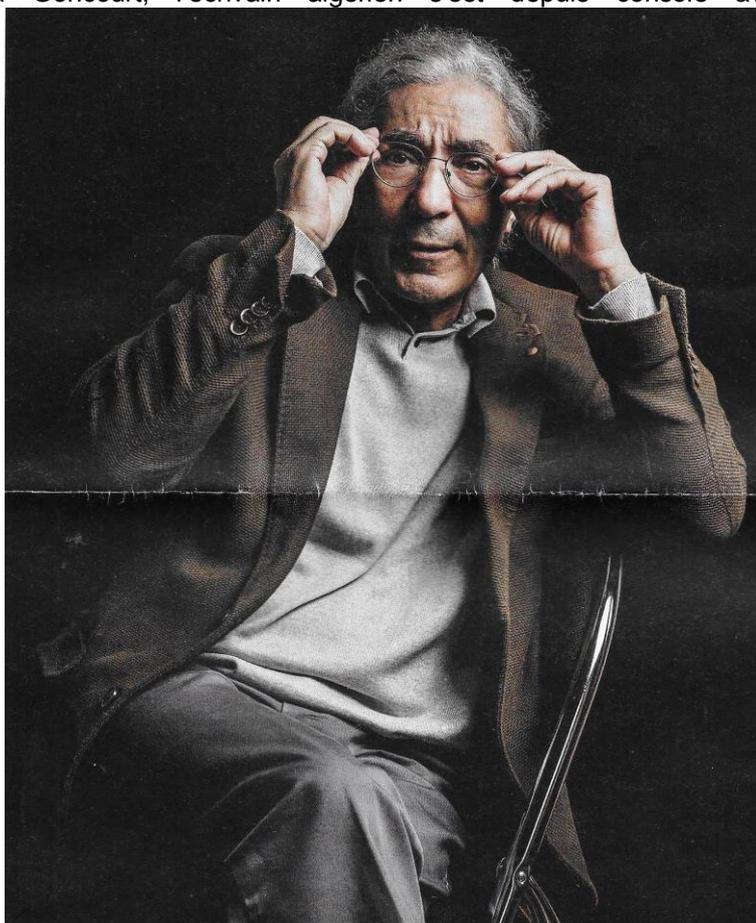
L'ENTRETIEN de JULIEN BISSON

Boualem SANSAL

« 2015 marquera peut-être le début de la troisième guerre mondiale »

Lire, n° 441, décembre 2015

Nous avons rencontré Boualem Sansal quelques jours seulement avant ce vendredi 13 novembre fatidique. Ses paroles n'en sont pas moins terrifiantes de prophétie. Ce sont celles d'un homme affable, à petites lunettes rondes, qui ne se départ jamais de son sourire de sphinx. Pas même au bout d'un marathon littéraire et médiatique qui l'a vu arpenter le pays, bâton de pèlerin à la main, pendant plus de trois mois. Sorti sans ménagement de la dernière liste du Goncourt, l'écrivain algérien s'est depuis consolé avec le grand prix du roman de l'Académie française – avant de se voir couronné dans ces pages par le prix du meilleur livre de l'année pour 2014. Une distinction qu'il accueille avec un mélange de fierté et d'humilité, heureux surtout de voir son message diffusé par-delà les caricatures et les récupérations politiques. Est-ce son passé d'enseignant ? Boualem Sansal ne manque en tout cas pas de bagou. Didactique, il aime prendre son temps pour développer ses arguments, et on n'aura pas trop de trois heures d'entretien pour revenir sur son parcours, celui d'un jeune scientifique à l'enfance compliquée devenu haut fonctionnaire de l'État, avant de sombrer dans le « vice de la littérature ». Sans fard, l'écrivain dévoile son regard, empreint de pessimisme, sur le monde. Peste contre le déclin des Lumières. Ne renie aucun de ses combats, contre le régime de Bouteflika, l'appauvrissement de la langue, le reflux démocratique ou la chape de plomb que font peser les islamistes. Quoiqu'il s'en défende souvent, Sansal est un homme courageux, qui trompe la peur par un excès de malice. L'auteur de *Rue Darwin* et du *Village de l'Allemand* songe aujourd'hui à quitter Boumerdès et cette Algérie qui ne lui a jamais pardonné d'avoir brandi son reflet dans le miroir du texte. A l'heure où la France est à nouveau secouée par l'horreur terroriste, il est urgent de le lire et de lui faire bon accueil.



BOUALEM SANSAL
À PARIS, NOVEMBRE 2015

40 • LIRE DÉCEMBRE 2015

Grand Prix du roman de l'Académie française, et maintenant meilleur livre de l'année pour Lire... Quelle importance accordez-vous à ces récompenses littéraires ?

Boualem Sansal. Je me souviens d'une scène du film *Kingdom of Heaven*, qui évoque la conquête de Jérusalem à l'époque des croisades. Vers la fin du film, le chef des croisés, battu par Saladin, lui pose cette question : « Que représente pour vous Jérusalem pour avoir sacrifié tant de vies ? » Et Saladin lui répond : « Rien », avant de faire quelques pas, de se retourner, et de dire : « Tout. » La reconnaissance littéraire, ce n'est rien et c'est tout à la fois. Ce n'est rien, parce que ce ne sont que des marques d'estime, qui ne sont souvent pas dotées. En même temps, c'est tout parce que ça apporte une caution vis-à-vis du public, qui permet à votre message d'être entendu plus largement.

Votre roman [2014](#) pose l'idée d'une date charnière. Cette année 2015 restera-t-elle comme une date clé dans l'histoire moderne ?

Je pense que oui. 2015 restera comme une année vraiment particulière, comme 1914 ou 1939. Elle marque le début de quelque chose. De la troisième guerre mondiale peut-être - même si celle-ci n'aura pas la même forme que les précédentes. On parle de « guerre » parce qu'on n'a pas d'autre mot pour décrire des réalités très différentes. Pour ma part, je crois que la troisième guerre mondiale sera une guerre psychologique. On n'est pas tué physiquement, mais de l'intérieur. On perd la capacité de rêver, d'aimer, toutes ces choses qui sont les attributs de la paix, et on se charge des tares de la guerre - la peur, l'instinct de trahison, l'incapacité à croire en quoi que ce

soit... On ne sait pas quand commencent vraiment les guerres ni quand elles finissent, mais, à un moment donné, on en prend conscience. Je crois qu'en 2015 il y a quelque chose qui commence.

Ce chemin qui va de 2015 à 2084 est-il inéluctable ?

Oui, cela me paraît inéluctable car l'humain n'a pas la capacité d'agir sur le long terme. Le court-termisme est devenu notre seule façon de vivre et d'agir. Et les tendances lourdes sont là. Dans l'économie par exemple. Les riches, il y en a de moins en moins, ils sont de plus en plus riches. Et les pauvres, il y en a de plus en plus, et ils sont de plus en plus pauvres. Comment inverser cela ? C'est impossible. Et cette donnée lourde entraîne d'autres données lourdes, à commencer par la fragmentation de la société, et donc des mécanismes de violence.

>> Lire aussi : [Boualem Sansal, à la force des mots](#)

C'est également valable dans le domaine de la connaissance, qui a vu quelques sociétés se doter des moyens de produire du savoir, face à d'autres qui sont restées dans l'ignorance. On ne voit pas ce qui pourrait changer de ce côté en un siècle... Et enfin il y a le domaine religieux, qui obéit à des tendances hyperlourdes, au-delà des siècles. C'est comme des plaques tectoniques : elles paraissent immobiles et pourtant, quand elles se déplacent d'un nanomillimètre, elles produisent des forces colossales. Face à cela, nous sommes démunis, malgré ou peut-être à cause de notre nombre. L'union ne fait pas la force : plus on est nombreux et plus on s'affaiblit à titre individuel, et l'ensemble des faiblesses ne fait pas une force. Nous sommes dans une sorte de bateau ivre, qui va comme ça, porté par des courants très puissants, et qui nous empêche de naviguer.

Vous voulez dire que ce monde que vous décrivez dans 2084, l'Abistan, est déjà en germe ?

Oui, c'est un bateau qui est en construction, depuis fort longtemps. Et notamment dans l'univers islamique. L'islam est la dernière religion à être apparue sur Terre, elle est donc encore jeune, puissante, et se renforce de plus en plus. Depuis aussi loin que le XIIe siècle et ce que les musulmans appellent la *nahda*, la renaissance. Entre les deux, le monde musulman impérialiste s'est effondré et est entré en régression, ce qui a permis sa colonisation rapide et une sorte d'effacement de l'histoire pendant plusieurs siècles. Cela a laissé des traces absolument insupportables dans l'imaginaire musulman. Il y a cette idée que l'Islam a trahi Allah, a trahi le prophète, en abandonnant la conquête. Depuis, tous les rois musulmans se rêvent en Saladin, pour effacer la honte et reprendre le flambeau du prophète. Mais entre-temps, une autre puissance avait émergé : l'Occident. Lui aussi armé de sa religion, mais également d'une force nouvelle, issue de la science, qui lui a permis de tout conquérir et de renvoyer les autres peuples à la marge, dans la fantasmagorie. On assiste aujourd'hui à une inversion des choses, avec un univers musulman qui regagne de l'importance et de l'énergie. Et cela grâce au pétrole, à son poids dans l'économie mondiale, qui a permis au monde musulman de reprendre sa place dans l'histoire. Des élites se sont recréées, notamment au sein des Frères musulmans, qui ont su récupérer les vestiges de la pensée islamique. Les débats se sont multipliés, entre les partisans du sabre, du djihad, et ceux pour qui détruire une partie du monde, c'est détruire une partie de soi-même. Aujourd'hui encore, tout ceci se mêle et se démêle de façon très puissante.

>> Lire aussi : [« 2084. La fin du monde », le livre choc de Boualem Sansal](#)

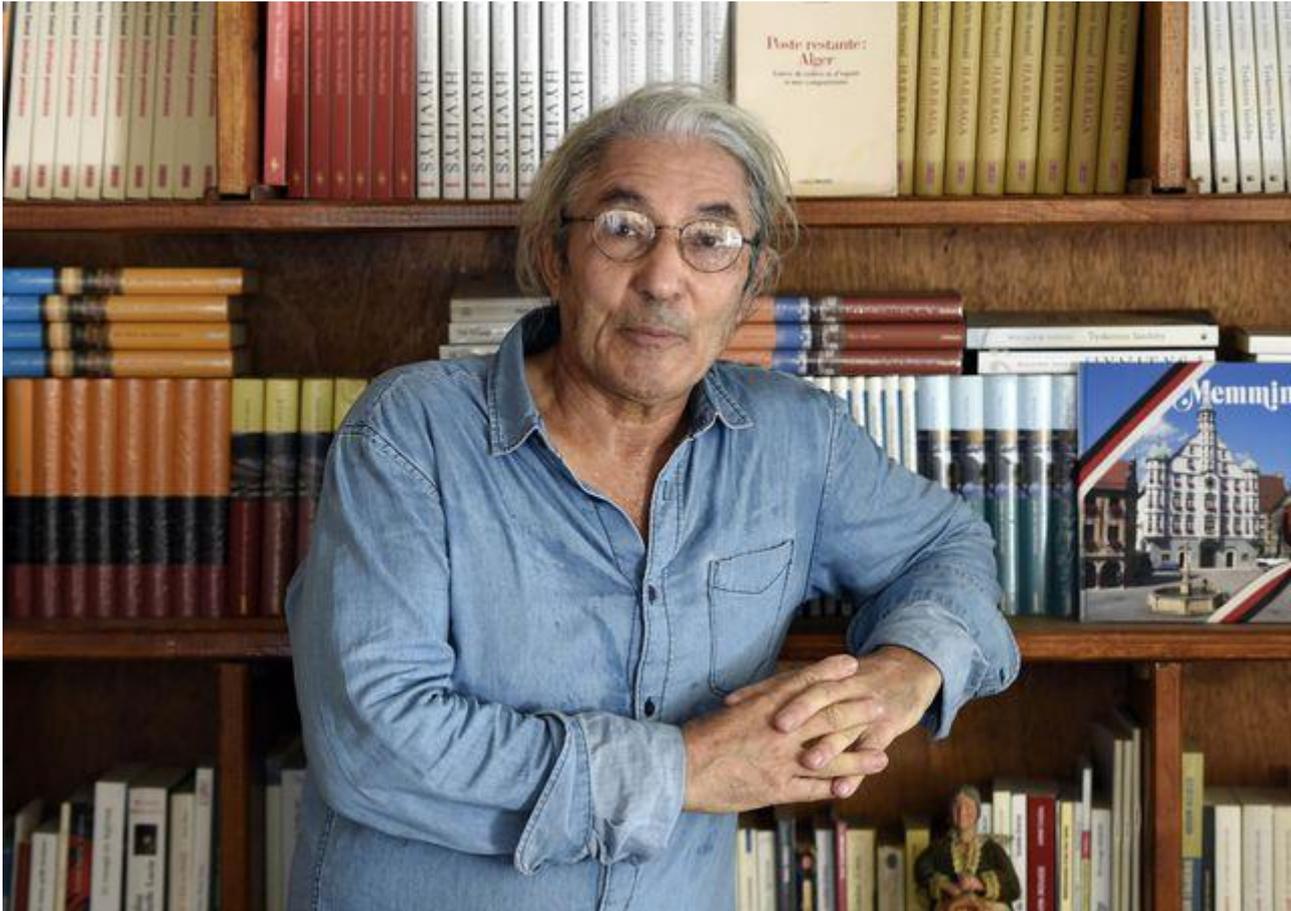
Quid de l'Occident dans cet état des lieux ?

Il faut encore le vérifier, mais l'Occident me paraît en déclin. On peut imaginer une *nahda* occidentale, un discours de renaissance qui rallume les Lumières. Mais l'Occident souffre aujourd'hui de ses divisions et de la fadeur des idées qui ont polarisé sa pensée. Le mot « démocratie » ne fait plus rêver personne. Notamment dans certains milieux, ça fait sourire. On songe plus volontiers à la démocratie de Wall Street. Et il arrive à l'Occident ce qui est arrivé au monde musulman : la disparition de ses intellectuels. Il n'y a plus de masse critique autour des idées pour leur donner de la puissance. Et puis, surtout, il n'y a plus de public. Parler à qui ? La seule façon de parler aux gens, c'est par les livres, mais le livre n'est pas suffisant s'il ne peut pas s'appuyer sur la télévision, la radio, tous les relais qui font avancer les idées... C'est pour cela que ça a un côté inéluctable. La question qui reste c'est : est-ce que le monde à venir de 2084 ressentira le besoin de détruire le nôtre pour exister ?

Qu'en pensez-vous ?

Je ne sais pas. Quand on voit ce qui se passe avec Daech, on se dit qu'en effet ces gens ne peuvent exister que s'ils détruisent l'autre. Ils occupent comme l'oxygène tout l'espace qui s'offre à eux. Je suis peut-être pessimiste, mais c'est ce que j'ai vu faire dans tous les pays où ils se sont avancés. Quand les islamistes sont arrivés en Algérie, nous étions prêts à les accepter. Nous pensions qu'il était de notre devoir de les laisser libres de pratiquer leur foi, de voir en eux des citoyens comme les autres. Mais eux ne l'entendaient pas comme ça. Ils disaient : nous parlons au nom de Dieu, et Dieu n'est pas partageur. Au cours de l'histoire, lorsque l'islam s'est développé, il procédait de la même manière dans les territoires conquis. Il offrait plusieurs alternatives aux peuples : la conversion, la mort, ou la soumission. Le califat ottoman prévoyait ainsi plus de cinq mille articles consacrés aux *dhimmis*, ces citoyens généralement chrétiens ou juifs se voyaient octroyer une liberté de culte restreinte, en échange du paiement de plusieurs taxes, et étaient interdits de fonctions officielles. Cette conception de l'autre aujourd'hui ne semble plus possible. Ce qui s'est passé en Algérie, ce qui se passe désormais chez Daech, montre que l'idée qui a pris le dessus, c'est que l'autre doit disparaître. Soit en se convertissant, soit en étant tué. Houellebecq a imaginé une autre démarche : la prise de pouvoir en usant des moyens de l'autre, en utilisant

sa philosophie, sa science politique, son marketing. C'est exactement ce que fait l'AKP en Turquie, en se saisissant d'un système démocratique avant de le retourner de l'intérieur.



L'écrivain algérien Boualem Sansal, dans sa maison, le 17 août 2015, à Boumerdès, à l'est d'Alger. afp.com/Farouk Batiche

Les partis islamistes ne peuvent-ils pas être compatibles avec la démocratie ?

Dans l'univers musulman, non. Personne n'en veut. Ou alors une démocratie des musulmans, qui tiendrait à l'écart les émigrés et les *dhimmis*. En revanche, en Occident, les mouvements islamistes n'ont pas d'autre choix que de jouer le jeu de la démocratie, car il leur est impossible d'affronter la forteresse Occident et de prendre le pouvoir par les armes. Les communistes, avec tous leurs moyens, n'ont même pas réussi à l'égratigner. Donc il leur faut passer par les élections. Je pense que Houellebecq s'est amusé à écrire ce scénario, mais qu'il n'y croit pas un instant. Jamais les islamistes ne gagneront les élections en France.

Alors l'alternative en France, ce sont des « poches d'Abistan » ?

C'est exactement cela. Et les islamistes l'ont bien compris. Ils ont vu le piège que représentait pour eux la sphère de la démocratie : un acide, qui viendra les dissoudre et dans lequel ils vont perdre leur âme et leur combat. Donc on s'isole et on constitue des Abistans. En France, il s'en crée depuis vingt ans, plus ou moins grands, avec différentes obédiences religieuses.

>> Lire aussi : [Boualem Sansal, « Il faut libérer l'islam »](#)

Certains sont dans la conquête physique, d'autres dans la conquête spirituelle, comme [Tariq Ramadan](#). Soyons clair : Tariq Ramadan ne ferait pas de mal à une mouche, mais il veut convertir toute la planète. Donc il fait ça très intelligemment, en utilisant la démocratie, mais sans y croire un instant. Il fait l'analyse qu'on ne peut pas affronter l'Occident sur son terrain si ce n'est pour le ridiculiser, et qu'il faut plutôt travailler dans le renforcement des positions de petits Abistans.

Redoutez-vous aujourd'hui l'expansion de Daech, jusqu'à cet empire que vous décrivez dans le roman ?

Non, Daech ne m'inquiète pas, car ce mouvement ne relève que de la délinquance. Et on a toute la légitimité pour les combattre, par tous les moyens. Cet islamisme djihadiste est une branche morte de l'évolution de l'islam, qui a toujours existé, mais qui n'a jamais vraiment réussi à s'installer faute d'idées. On ne gouverne pas les hommes comme dans une caserne. Pourquoi ne parvient-on pas alors à les combattre ? A cause des dégâts collatéraux. Pendant la guerre d'Algérie, après l'éradication des maquis, le FLN a lancé le terrorisme urbain de quelques individus. Comment le combattre ? Les pouvoirs politiques ne le savent pas et font donc toujours la même bêtise : ils donnent à l'armée des pouvoirs de police. Et que fait l'armée ? Elle arrête tout le monde, elle torture, et finit par

fournir à ceux qu'elle combat une victoire au moins morale. Les militaires ne savent faire que la guerre classique, ils n'ont jamais appris à gagner des guerres asymétriques. C'est pour cela que je m'oppose aux bombardements et aux invasions militaires. Oui, on peut bombarder un camp de djihadistes, mais cela met toute la région dans un tel état d'inquiétude, de désarroi et de peur que survient la crise des migrants. Il y a une autre façon de combattre, c'est l'intelligence, et les armées ne sont pas intelligentes. La première intelligence aurait été de mettre l'Arabie saoudite, le Qatar, et tous ceux qui financent le djihadisme devant leurs responsabilités. Car, si on ne peut pas vaincre Daech par les armes, on pourrait le faire de ces États. Mais on peut aussi faire pression sur ces monarques, utiliser l'arme du pétrole et la diplomatie. Les pousser à dénoncer la rhétorique djihadiste, pour rénover l'islam et les idées islamiques. Enfin, c'est aussi aux Occidentaux de penser l'islam, sans folklore. S'ils l'avaient mieux étudié, ils auraient compris le côté irréductible de toute religion.

Vous ouvrez d'ailleurs le roman avec ces mots : « La religion fait peut-être aimer Dieu mais rien n'est plus fort qu'elle pour faire détester l'homme et haïr l'humanité. »

Le message religieux n'est qu'une idée. On peut postuler l'existence d'un Dieu, raconter ce qu'on voit dans ses délires, ses rêves ou ses prémonitions. Mais, à un moment donné, il faut construire un système pour socialiser cette idée, pour la traduire en prières, en rituels. Et ces prières, il faut les écrire. "Notre Père qui êtes aux cieux", ce n'est pas dans la Bible. Donc il faut bien que quelqu'un un jour ait dit : on va prier de cette manière-là. Et on va faire les prières à vêpres, à matines. La religion c'est cela : un système qui prend des idées et en fait des mécaniques.

Est-ce forcément nocif ?

Oui, parce qu'on pourrait transmettre cette idée par la simple prédication. Mais dès que le système se construit, inévitablement il glisse. D'abord parce qu'il rencontre un pouvoir temporel. L'un se fait le bras séculier de l'autre, et l'autre s'en fait la tête pensante, qui donne l'absolution, légitime les excès du pouvoir. Regardez l'histoire des religions : à part quelques épisodes vendus par le marketing religieux ou royal, on sait très bien que c'est une histoire abominable. Des bâchers, des flagellations, des conquêtes violentes. On se permet d'aller convertir des gens qui ont leurs propres croyances depuis des millénaires et à qui on dit : vous êtes des chiens, tant que vous ne croyez pas vous êtes des animaux. On ne peut pas aimer ça.

Vous opposez dans le livre la foi individuelle à la croyance des foules...

Individuellement, tout est bien. Les idées, à l'échelle individuelle, ne causent de tort à personne, sauf à celui qui les porte. C'est la socialisation qui mène à la coercition.

Comment réagissez-vous aux accusations d'islamophobie ?

C'est le signe que je ne parle pas selon la doxa. Si je devais définir les choses, je dirais que je suis « islamistophobe ». Je n'aime pas les islamistes, je les abhorre, ce sont des gens dangereux. Tant qu'ils ne font pas de mal, ils ne me gênent pas. S'ils veulent rentrer dans le jeu démocratique, libre à eux. Me dérangent ceux qui vous parlent avec un pistolet ou un couteau à la main. Cela dit, je suis quand même assez scandalisé qu'on ne puisse pas faire la critique de l'islam. Pas la foi en elle-même, qui ne relève pas de la critique. Si vous dites que vous avez froid, qu'est-ce que je peux dire ? En revanche, si la croyance devient une construction, alors elle est critiquable. L'islam soufi est un islam très doux, très romantique, qui n'accorde aucune valeur ni au prophète ni au Coran. Il se situe au tout début, dans le Verbe. Tout ce qui vient après, pour ses adeptes, est accessoire. Et ce sont des hérétiques. Le soufisme a produit des poètes extraordinaires, une culture fantastique, très ésotérique, qui sont les pires hérétiques qui soient pour les musulmans. Mais nous ne parlons pas de ça, nous parlons de l'islam, de la mosquée, de l'éducation, des châtements, de la charia. Ces choses-là doivent être discutables. Or, il y a plein de gens qui nous terrorisent. Certains le font avec des armes. Et pire encore, il y a ceux qui disent qu'il ne faut pas en parler parce que ça va faire du tapage. Moi, je dis qu'on doit pouvoir faire la critique de l'islam, très intelligemment, dans un débat. Certaines questions se posent : voile, oui ou non ? halal, oui ou non ? Ce sont des questions de tous les jours. Elles ne sont pas si importantes que ça, mais elles participent de la vie en société, donc créent des tensions. On vit ensemble, il faut en discuter.

Dans 2084, vous faites de l'abilang un instrument de soumission. Quel pouvoir tient le langage selon vous ?

C'est le premier d'entre eux. Le Verbe. On fait fonctionner une caserne avec une centaine de mots. On prend des hommes dans la rue, intelligents ou non, cultivés ou pas, et, au bout de six mois, on les gouverne avec une centaine de mots : debout, à droite, gauche. Et ils vivent très heureux dans ce système. Ils sont débarrassés de tous les problèmes puisque les états-majors pensent pour eux. Et mieux que ça, on arrive à leur inculquer l'idée que quand on leur dit d'aller mourir, ils vont mourir. Et quand on leur dit d'aller tuer des gens, ils vont tuer des gens. C'est tout le génie de George Orwell d'avoir compris ça. Il a écrit de très belles pages sur ce sujet, qu'il faut absolument relire. Il rappelle par exemple qu'il faut supprimer les adjectifs parce qu'ils suscitent des jugements de valeur et une machine ne fait pas de jugement de valeur. Plus on réfléchit, plus on se rend compte que tout ce qu'il a dit est vrai. Et dans la religion, c'est pareil. Il suffit de quelques mots dans une mosquée pour dominer un homme.

Quelle est votre langue, vous qui dites souvent que les Algériens sont des « analphabètes trilingues » ?

En Algérie, on avait cette chance d'avoir plusieurs langues : le français, qu'on avait hérité de la colonisation, l'arabe dialectal, qui est assez récent, et puis évidemment les langues traditionnelles, le berbère, le kabyle... Le pouvoir a voulu éradiquer les vieilles langues et imposer la sienne propre. Ces langues qui ont résisté à des dizaines d'invasions sont dangereuses pour le dictateur, qui souhaite que le temps commence avec lui. C'est ce qui s'est passé avec le christianisme. C'est ce qui s'est passé avec l'islam. C'est ce qui se passera en Abistan. Voilà pourquoi on a effacé les langues anciennes en Algérie, pour faire place à l'arabe religieux, qui n'est pas une langue de communication, mais une langue liturgique. C'est comme si l'on interdisait le français et l'anglais pour revenir au latin d'église! Moi je parle français, mais il m'arrive en Algérie de devoir recourir au berbère, qui est une langue ancienne, mal adaptée pour dire le monde moderne, ou à l'arabe classique, que est également dans cette situation. On parle arabe dans certains petits Abistans. La diversité linguistique peut être une richesse ou un folklore. Mais ça peut aussi devenir un facteur de division.

Vous évoquez de façon romancée dans Rue Darwin votre enfance compliquée, celle d'un orphelin de père, élevé par la sœur de sa grand-mère, qui se faisait passer pour votre mère. Cette confusion de l'identité a-t-elle été décisive dans votre parcours d'écrivain ?

Non, je ne crois pas. On ne sait pas ce qui nous détermine, c'est un ensemble de facteurs. Par contre, je peux dire qu'aussi loin que je me souviens la lecture et le livre ont fait partie de ma vie. J'en parle parfois avec des amis en Algérie : nous avons fait partie d'une génération très particulière, une forme d'exception historique.

Pourquoi ?

J'ai appartenu à cette tranche de la société algérienne qui a profité de l'école, des livres, du cinéma. Et puis il y a eu ce qu'on a appelé la « promotion Lacoste » : on ramassait tous les petits génies, dans les écoles, dans les lycées, et on les envoyait en France aux Arts et Métiers, je connais mal. Cela dit, la société française à Centrale, à Polytechnique, à la Sorbonne. Il s'est créé tout un courant avec des gens qui, après leurs études, vers 1958, revenaient bardés de diplômes et qu'on a nommés préfets, sous-préfets, directeurs. Il y a eu une période bénie sur le plan culturel dont certains ont profité. Je crois que j'en ai fait partie. On avait la chance de vivre dans un milieu aisé avec ma grand-mère, avant que je ne rejoigne ma mère à Alger, en face de chez Camus.

Saviez-vous à l'époque que vous viviez non loin de sa maison ?

Oui, les gamins savent tout ! Surtout, la mère de Camus et ma mère étaient de grandes amies. Catherine Sintès était beaucoup plus vieille que ma mère. Mais, comme celle-ci travaillait à l'hôpital, elle venait lui faire les piqûres à domicile. Et c'est ainsi que la relation s'est tissée. Ma mère s'était prise de sympathie pour elle et, comme elle vivait dans une grande misère, elle lui faisait le ménage. C'est comme ça que j'ai dû comprendre que son fils était un grand monsieur à Paris. Mais à l'époque, la France, on ne savait pas où c'était. C'est un mot qu'on entendait tout le temps, tous les jours, mais sans savoir où c'était. Pourtant j'étais un gosse très éveillé, qui lisait énormément. Jules Verne, toute la « Bibliothèque verte ». L'histoire d'Alain Bombard, ce marin qui a traversé l'Atlantique en barque...

Et pourtant, à la sortie de l'école, vous n'allez pas franchement vous diriger vers la littérature, mais vers la mécanique et les turboréacteurs...

Je n'ai jamais pensé pouvoir faire ce choix. A l'indépendance, l'Algérie n'avait pas besoin de « ces gens-là ». Il fallait des ingénieurs. C'est comme ça que je me suis retrouvé à faire des études d'ingénierie et d'économie. Puis à devenir haut fonctionnaire. Toute ma vie, j'ai été un très grand lecteur. Mais jamais je n'ai pensé que j'écrirais. Et sans doute jamais ne serais-je devenu écrivain sans la guerre civile.

Qu'est-ce qui a changé dans les années 1990 ?

A l'époque, il me semblait que la littérature appartenait au siècle passé. Le temps de la lecture et de la culture était fini, on était entré dans le domaine de l'économie, de la technologie. On avait changé de monde. Et c'est la guerre qui nous a renvoyés aux fondamentaux. L'homme, que l'on avait oublié pour mettre en place la machine, est redevenu le centre du monde. Car c'est lui qui était en train de détruire le monde. Je me souviens que j'essayais d'expliquer ce qui se passait par l'économie. Parce que l'économie déterminait les structures sociales, les structures politiques, culturelles et imaginaires. Et puis j'ai compris que c'était bien plus compliqué que ça. Que ce n'est pas l'activité marchande ou même productive qui réellement modifie l'être humain, et qu'il y a des choses plus profondes, plus pérennes. Alors, je me suis retrouvé dans des milieux où je côtoyais des écrivains, Tahar Djaout, Rachid Mimouni... On est revenu à une certaine forme de lecture, Soljenitsyne notamment. Avec lui, on s'est dit que la littérature n'était pas finie. Et qu'il fallait se mettre à la recherche de cette littérature qui interroge le monde, pas de la littérature propagande à laquelle on était habitués.

Comment en êtes-vous venu à écrire *Le Serment des barbares*, en 1999 ?

Je me suis engagé pour la première fois politiquement avec un ami de lycée. Lui était en pointe, moi je n'avais qu'une approche économique et institutionnelle de la crise. J'écrivais des textes sur ces sujets pour notre groupe, composé d'écrivains, de spécialistes des droits de l'homme, de la question féminine, etc. Mon ami me poussait à écrire davantage, alors un jour j'ai rassemblé dans un roman des petits textes que j'avais écrits, sur la guerre, le désarroi national, les bidonvilles... Je l'ai envoyé sans trop y croire à Gallimard, qui n'a pas tardé à l'accepter.

Quelle a été la réception ?

En Algérie, *Le Serment des barbares* a été formidablement accueilli. Pas en raison du livre lui-même, mais du contexte : la paix était en train de revenir, et Bouteflika donnait au peuple des motifs d'espoir. Or voilà que le roman est sélectionné pour le Goncourt, ce que Bouteflika n'a pas manqué de récupérer : nous sommes capables, regardez, Boualem Sansal est le digne héritier de Rachid Mimouni ! Et moi, je me disais : que va-t-il se passer le jour où ils liront vraiment *Le Serment des Barbares* ? Ce jour a fini par arriver, et on m'a accusé de critiquer non seulement les islamistes, mais aussi le peuple. Or le peuple est un héros, il a fait la guerre, il a fait la plus grande révolution du monde. Et du coup, je suis devenu haï de tous. Mon succès en France est alors apparu comme suspect. J'ai été démis de mes fonctions au ministère. Et mon image n'a fait que se dégrader jusqu'au *Village de l'Allemand*.

Parce que vous tendez à l'Algérie un miroir dans lequel elle ne veut pas se voir ?

C'est comme ça que je l'interprète. Et en même temps, je sens bien parfois que je sers de caution au régime de Bouteflika. Ils peuvent toujours dire : « Il n'y a aucun souci, regardez, il insulte le régime et il n'est pas en prison ! » On peut donc me mépriser sans avoir besoin de me lire. 2084 a connu la même réception, dans les journaux de langue arabe notamment : « Sansal tient toujours le discours qui plaît à l'Occident. »

Entre la colère du Hamas, après votre visite à la Foire du livre de Jérusalem, et celle des pouvoirs algériens, vous sentez-vous menacé ?

Non, je n'ai jamais ressenti la menace. Je sens de la haine, je sens des colères contre moi, mais je sais que c'est aussi dans l'air du temps : il faut détester Sansal parce que tout le monde le déteste. Et on se prouve au passage qu'on est de bons nationalistes qui ne trahissent pas le pays. Mais je n'ai jamais été l'objet d'aucune agression d'aucune sorte, même pas verbale. J'habite une petite ville, je vais à Alger une fois par semaine, avec des amis. Les seules agressions que j'ai connues ont eu lieu en France. A Toulon, trois ou quatre islamistes m'ont accosté, le ton a monté, presque des insultes. Et à Brive, cette année, un homme a jeté mon livre au sol en bousculant la foule.

Ces messages de haine pourraient-ils vous encourager à modérer vos livres ou vous renforcent-ils ?

Ni l'un ni l'autre. Quand j'écris, je ne tiens pas compte de l'environnement, je travaille sur mon sujet. Je ne m'interroge que lorsque le livre est fini, lorsque je le relis. Là, je me pose d'abord la question littéraire : est-ce que c'est bien écrit, est-ce qu'il y a des faiblesses ? Et puis je me demande ce que ça va provoquer et j'en parle toujours avec ma femme. En France, ça risque d'être récupéré par l'extrême droite. En Algérie, de nous causer davantage d'ennuis... En revanche, je ne m'attendais pas à un tel retentissement pour 2084. C'est un bon roman, mais sans plus. En tout cas, je ne pensais pas qu'il rencontrerait un tel succès. D'autant que mon éditeur, Jean-Marie Laclavetine, a été très économe de réflexions. Il m'a simplement dit : « Voilà un livre qui va t'ajouter quelques ennemis. » Ce à quoi j'ai répondu : « Je ne suis pas à un ennemi près. »

Cela dénote une forme de courage...

Je ne crois pas qu'un auteur ait jamais pensé comme ça. Ce n'est pas une question de courage, mais de force du livre... Quand j'ai commencé à écrire 2084, je ne parlais pas de Yölah, mais bien d'Allah. Après trois ou quatre pages, je me suis arrêté et j'ai réfléchi. Je me suis dit que ce que j'écrivais était ridicule. Dans l'avenir, tout va changer, les religions comme le reste. L'islam que nous connaissons aujourd'hui n'a rien à voir avec l'islam d'il y a quinze ans. Et la religion va continuer à évoluer. Parler d'Allah, dans ces conditions, aurait en effet relevé de l'islamophobie. En même temps, si une religion doit faire parler d'elle à l'avenir, j'imagine mal que ce soit le judaïsme ou même le christianisme. Ça viendra probablement d'une mutation de l'islam d'aujourd'hui. D'une évolution malheureuse, qui pense la nahda non dans l'idée d'un islam moderne, ouvert à la modernité, à la démocratie et à la laïcité, mais dans celle du salafisme, c'est-à-dire du retour aux sources, à l'islam du prophète.

Parlons cuisine : comment écrivez-vous ?

Je me donne un sujet, un thème, et je fouille à fond. Je sais que ça peut provoquer des débats et je m'arme donc d'éléments pour répondre. C'est une démarche lente, longue et compliquée. Ce n'est pas le tout de décrire une pierre qui tombe, encore faut-il comprendre et expliquer pourquoi. Pour Harraga par exemple, je m'inquiétais du désespoir des jeunes femmes qui refusent de se soumettre à l'ordre traditionnel et se voient rejetées de tous. Dans *Le Village de l'Allemand*, je me posais la question de la transmission, de ce que les parents taisent, mais que les enfants finissent par savoir. Alors, est-ce que c'est de la littérature ? Je n'en sais rien. C'est de l'histoire, c'est de la politique. En fait, la question qui se pose à moi, c'est : comment transformer ce qui est à l'origine un essai en littérature.

Croyez-vous aux pouvoirs du livre ?

Je veux y croire, quand je vois l'affluence dans les librairies ou le courrier que je reçois ! A vrai dire, c'en est presque dangereux. Moi, je raconte mon petit truc, mais il ne faut pas que ça devienne une religion. Vous n'êtes pas obligés d'être aussi pessimiste que moi ! Mais, oui, la littérature est quelque chose de très puissant, qui vient répondre aux angoisses des uns et qui poussent les autres à s'interroger. Des jeunes, des moins jeunes. Le livre peut cela. C'est pourquoi je crains que la littérature ne s'apparente plus qu'à un loisir. Je ne généralise pas, il y en a qui lisent en réfléchissant. Mais le système éditorial actuel, la rotation rapide des livres et des auteurs, condamnera bientôt la littérature à un simple loisir.

C'est mal, le loisir ?

Non, qu'un auteur décide de faire dans le loisir, pas de problème. Mais, là, c'est tout le système qui considère que la littérature ou la philosophie participent du loisir. Le philosophe qui travaillait dans la discrétion, qui développait ses idées, comme Spinoza, n'existe plus. On voit plus de philosophes à la télé que de clowns. Je pense que les philosophes devraient prendre du temps. Avant, ils avaient une idée en tête qu'ils mettaient vingt ans à développer. Maintenant, le philosophe a une idée en tête le 1er janvier et le 31 mars, le livre sort en librairie. On se demande si c'est de la philosophie ou de l'amusement...

Puisqu'on parle de philosophie, revenons à Camus. Il se trouve que vous avez participé il y a deux ans à un documentaire baptisé Quand Sisyphe se révolte. Est-ce ainsi que vous vous voyez ?

Je suis entré un jour dans la clandestinité, sans trop savoir où j'allais. Car la révolte n'a pas de repères. On ne sait pas pourquoi on se révolte. Dans *2084*, j'ai divergé sur ce point avec George Orwell. Pour Orwell, c'est l'amour qui peut constituer le ressort de la révolte. Or, dans un système religieux totalitaire, il ne peut y avoir d'amour que pour Dieu. Le moteur de la révolte chez mon personnage Ati, c'est donc la quête du savoir. Je suis convaincu que nous n'existons que par la révolte. Et si ce livre peut servir à quelque chose, c'est justement à pousser un appel en ce sens. Car la révolte seule peut nous permettre de maintenir notre intégrité, et de ne pas nous laisser écrabouiller par les systèmes totalitaires. Ceux qui existent aujourd'hui, comme ceux qui viendront demain.

Propos recueillis par Julien Bisson
Lire, n° 441, décembre 2015



J.B. Photos : Eric Garault/Pasco pour *Lire*